

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES BOUTADES DU CA- PITAN MATAMORE ET SES COMÉDIES.

SCARRON

Comédie — 1647

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

MATAMORE	90 répliques
BONNIFACE	69 répliques
CAPITAINE	24 répliques
ANGÉLIQUE	24 répliques
ALISON	16 répliques
BEAU-CHÂTEAU	12 répliques
PHILIPIN	8 répliques
BEAU-LIEU	8 répliques
Tous DEUX	1 répliques

Personnages muets & suite : ISABELLE

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	72

ACTE I

PREMIÈRE PARTIE

STANCES.

MATAMORE

Un jour je m'en souviens, les Dieux à leur malheur
Choquèrent ma valeur,
Ce céleste troupeau, cette engeance suprême,
Ces Divins avortons voulaient me maltraiter,
Je surmontai l'effort de leur audace extrême, 5
Et les mis en état de ne me plus heurter,
Je les frottai si bien, que la plupart encore
Sont bossus et mal faits des coups de Matamore.
Le grand Hercule en fut le premier assaillant,
Comme le plus vaillant, 10
À l'abord il est vrai j'eus du désavantage,
De ses coups il me fit le visage tout bleu :
Mais la fureur m'ayant plongé dedans la rage,
Tout mon corps échauffé se convertit en feu.
De sorte qu'à mes feux sa force fut soumise, 15
Et je le fis brûler dans sa propre chemise.
Après ce grand combat le Ciel vint à son tour,
Pour me priver du jour :
Mais dès qu'il aperçut cette face guerrière,
Plus effroyable à voir que le moine bourru, 20

Il se mit à courir d'une telle manière,
Que depuis ce moment il a toujours couru :
Et cette peur encor si vivement le presse,
Qu'on le voit fuir de crainte et tournoyer sans cesse.
Ce cornard de Vulcain, cet infâme maraud 25
Vint encore à l'assaut,
Ce Forgeron pensait me priver de lumière,
Et me précipiter d'un seul coup au tombeau
Sans que j'y prisse garde, il venait par derrière
Pour me casser la tête avecque son marteau : 30
Mais l'esquivai le coup, et puis pour ma revanche,
Je le pris par le corps, et lui casser la hanche.
L'Amour voulut aussi par un excès d'orgueil
M'envoyer au cercueil.
Ce souverain des coeurs qui triomphe des âmes, 35
À me faire périr déploya ses efforts,
Il lança contre moi tous ses traits pleins de flammes,
Pour m'envoyer brûlant au royaume des morts :
Mais d'une âme tranquille et nullement émue,
D'une fourche d'acier je lui crevai la vue. 40
Jupiter me voyant toujours victorieux,
En devint furieux ;
Il vint pour me heurter, moi je courus de même :
Mais pensant l'outrager, je lui fis un grand bien.
En ce temps il souffrait une douleur extrême, 45
Ne pouvant accoucher du divin Bromien,
Mais lui fendant la cuisse : ô l'étrange merveille !
Je le fis accoucher du Dieu de la bouteille.
La Mort ensuite vint pour m'ôter la vigueur,
Et me crever le coeur : 50
Mais, ventre, j'écorchai cette engeance cruelle,
J'arrachai ses poumons, ses tripes, ses boyaux,
Son diaphragme, ses nerfs, ses cheveux, sa cervelle,
Ses veines, ses sourcils, ses lèvres, ses naseaux,

Ses membranes, son fiel, sa rate, ses viscères, 55
 Sa langue, son larynx, ses fibres, ses artères.
 Ses maudits ligaments, son coeur pernicieux,
 Ses oreilles, ses yeux,
 Son foie et ses tendons, ses reins, ses ventricules,
 Ses glandes, son nombril, ses organes vitaux, 60
 Ses muscles, ses boudins, sa chair, ses pannicules :
 Bref, je ne lui laissai parbleu que les os,
 Et je la mis enfin en si pauvre posture,
 Que je la fis alors comme on nous la figure.

STANCES DE MATAMORE EN GUEUX

MATAMORE

Je suis l'effroi des Capitans, 65
 Et la terreur des indomptables.
 Mes bras nerveux et redoutables
 Sont plus forts que ceux des tyrans :
 Mais ventrebleu, quelle disgrâce,
 La gueuserie me pourchasse. 70
 Parbleu le Destin a grand tort,
 Ce maraud qui me porte envie,
 M'oblige à demander ma vie,
 Moi qui donne toujours la mort.
 Cet infâme et cruel Destin, 75
 Ce souverain des noires parques
 Me donne d'infailibles marques,
 Qu'il est quelque fils de putain :
 Car depuis l'heure que les choses
 De leurs Chaos furent écloses, 80
 Il n'a rien fait qui ne soit mal ;
 Il a mis Mercure à la bière,

César dans le cimetière,
Et Matamore à l'hôpital.
Ah, sort par trop injurieux, 85
Peux-tu bien avoir le courage
De déplier toute ta rage
Sur un sujet si glorieux !
Un Capitan si plein de gloire,
Plus vaillant qu'on ne saurait croire, 90
Qui massacre de ses accents
Digne de régir la Guinée,
Est réduit par la Destinée
De tendre la main aux passants.
Astres malins et dangereux, 95
Qui sans raison m'êtes contraires ;
Ne provoquez pas mes colères,
Je vous ferais tous malheureux,
La faim que j'ai, fait que j'enrage,
Faites qu'un repas me soulage, 100
Sinon pour me désaffamer,
Malgré votre faible tonnerre
Je mangerai toute la terre,
Et je boirai toute mer.
Mon boyau crie incessamment 105
Après cette faim qui me tue,
Ma constance en est abattue,
Et j'en perds le raisonnement.
Il faudra dans ma peine extrême
Que je me dérobe à moi-même 110
Si je veux bien me soulager,
Ou que dans l'excès de ma rage
Pour me venger de cet outrage
Je me prépare à la manger.

BOUTADE DE MATAMORE À SON VALET

MATAMORE

Je t'apprends que la mort est toujours avec moi, 115
Que j'ai pour compagnons le carnage et l'effroi,
Et que de quelque part que je tourne la vue,
Je charme, j'éblouis, j'épouvante et je tue.
Si d'un de mes regards je donne le trépas,
Les lieux par où je vais, tremblent dessous mes pas. 120
On dirait que les vents enclos dans leurs entrailles,
Pour en sortir plutôt, s'y livrent des batailles,
Ou pour mieux en parler qu'un soudain mouvement
Aille de l'Univers saper le fondement.
Aussi Pluton qui craint que par mon assistance, 125
Jusques dans ses cachots le Soleil ne s'avance,
Délivre qui me plaît de ses horribles fers,
Sans qu'il me soit besoin de descendre aux Enfers.
Alors que je me trouve au milieu des alarmes
Je pourfends d'un seul coup casques, chevaux, gens d'armes, 130
Je renverse à la fois des bataillons entiers,
Sans être secondé, j'enlève de quartiers.
Que te dirai-je plus d'une seule menace
Des superbes Géants à mes pieds je terrasse,
Et fais fuir devant moi les Rois et les Césars 135
Aussi facilement que leurs moindres soldats.
Quand je suis obligé d'assiéger une ville,
Le canon me tient lieu d'une chose inutile ;
J'estime les travaux ridicules et vains,
Car pour y faire brèche il suffit de mes mains, 140
Avec elles j'abats tours, boulevards, murailles,
Fausses brayes, remparts, escarpes, flancs, tenailles,
Demi-lunes, dehors, cavaliers, terre-pleins,
Courtines, bastions, parapets, ravelins,

Et quelques grands efforts que la Garnison fasse, 145
Je gagne le dessus, j'entre dedans la place.
Pour exterminer tout je ne veux qu'un moment,
Et de chaque logis je fais un monument.
Quand je suis irrité, les plus hautes montagnes
S'abaissent aussitôt à l'égal des campagnes. 150
La Nature en conçoit une extrême terreur,
La Lune et le Soleil en pâlisent d'horreur,
Le sang fait inonder les plus basses rivières,
Les champs sont convertis en d'affreux cimetières ;
Je change en des déserts les Palais habités, 155
Et plus bas que l'Enfer j'abîme des Cités ;
Pour ouvrir un passage à la mer Atlantique,
Je divisai jadis l'Europe de l'Afrique,
Contre mille Titans j'ai défendu les Dieux ;
Atlas étant lassé j'ai soutenu les Cieux ; 160
Et lorsque je perdrai la célèbre lumière,
Ce tout retournera dans sa masse première :
Car c'est moi qui conduis les merveilleux ressorts,
Par qui sont remués les membres de ce corps.
J'empêche que le feu ne brûle les nuages, 165
Je contiens l'Océan dans ses moites rivages,
Je balance la terre et ne lui permets pas
Ni de monter plus haut, ni de tomber plus bas.
Mais c'est mal à propos que je crains que la parque
Ait jamais le dessein de me mettre en sa barque, 170
Mes volontés lui sont une éternelle loi,
C'est de moi seulement qu'elle tient son emploi,
Et je fais dévaler plus d'esprits sous la terre,
Que la contagion, la famine et la guerre.

AUTRE BOUTADE

MATAMORE

Je suis le fléau des Pervers, 175
Et le foudre de la Vaillance
De qui la fatale influence
Dispense les pris et les fers :
C'est moi que tout chacun adore
Depuis les climats de l'Aurore. 180
Jusqu'aux lieux où s'éteint l'Astre qui fait les jours,
Bref, c'est moi qui suis l'effroyable,
Le dompteur, comme l'indomptable,
Moi qui fus et qui suis, et qui serai toujours.

STANCES DES BOUTADES DE MATAMORE

MATAMORE

Tout palpite par où je passe, 185
Tout tremblote dessous mes pas,
Tout court de vitesse au trépas,
Et tout crève quand je menace.
Les Dieux endurent mille maux,
Ils trépassent comme maraudeurs. 190
En regardant ma contenance,
Et si l'Amour d'entre les Dieux
Ne peut mourir en ma présence,
C'est à cause qu'il n'a point d'yeux.
L'action la plus orageuse, 195
J'effort le plus audacieux,
Et le coup le plus furieux
Dépend de cette main nerveuse.
Tout se rend docile à mes vœux,

J'accomplis tout ce que je veux, 200
Je fais le calme et la tempête ;
Et parmi l'horreur des hasards
Quand je viens à couvrir ma tête,
Je mets à l'ombre le Dieu Mars.
Mes gestes brûlent les campagnes, 205
Mes soupirs suffoquent le vent ;
Quand je chemine arrogamment
L'on voit les plus hautes montagnes
Dévaler aux lieux les plus creux,
Afin de rendre hommage aux feux 210
Que font mes démarches terribles ;
Et celles qui ne le font pas
Je les perce comme des cribles,
Et les avale à mes repas.
Les fleuves arrêtent leurs courses 215
Quand je les regarde courir,
D'un seul maintien je fais mourir
Les dromadaires et les ourses ;
Toute la furie et l'horreur
Que je possède en ma fureur 220
Ne saurait pas être conçue ;
Et si je voulais enflammer
Un seul des regards de ma vue
Je mettrais le feu dans la mer.
Les Déités sont offensées 225
En me faisant voir aux mortels,
Elles m'élèvent des autels
Dedans le fonds de leurs pensées ;
Les Astres me rendent honneur,
Les Éléments me font faveur ; 230
Bref, tout ce que le Ciel enserre,
Redoute mes efforts divers,
Et si je crachais sur la terre,

Je noierais tout l'Univers.
Chacun me doit des avantages 235
Selon son ordre et son pouvoir,
Tous les hommes font leur devoir,
Quand ils me rendent des hommages :
La terre me doit de ses fruits,
La guerre des feux et des bruits, 240
Le Printemps des lys et des roses,
La mer me doit des Alcyons,
Et les Dieux comme toutes choses
Me doivent des soumissions.
Que si le Destin s'abandonne 245
De me vouloir faire la loi,
Je lui montrerai comme quoi
Je peux châtier sa personne :
Car en bravant tous ses efforts,
Je mettrai son horrible corps 250
En butte devant le tonnerre,
Et prenant le monde au collet,
Je ferai de toute la terre
Une balle d'arc à jalet.

ÉLÉGIE SÉRIEUSE DE MATAMORE À SA MAÎ- TRESSE

MATAMORE

Quand mon âme en serait à jamais désolée, 255
Je ne saurais celer que j'aime Amarillée ;
Son esprit admirable, et qui n'ignore rien,
Peut savoir aisément le désordre du mien.
Mes respects, mon silence, et ma flamme si pure,
Sont des indices clairs du tourment que j'endure : 260

Et combien que l'Amour ait mon coeur embrasé,
Il est chaste et divin puisqu'elle l'a causé.
Mais ce n'est pas assez qu'elle sache ma flamme,
L'empire qu'à présent elle a dessus mon âme,
Force ma volonté de dire hautement, 265
Que mon coeur la respecte et l'aime infiniment,
Que mon affection est sans tache et sans crime,
Que le feu dont je brûle, est un feu légitime,
Et que les chastes vœux que j'offre à ses autels,
Ne sont point animés de transports criminels. 270
Dès le premier moment que je vis cette aimable,
Je sentis en moi-même un trouble inconcevable :
Son geste me charma, son visage me prit,
Et sa rare vertu captiva mon esprit ;
Je devins tout ému, mon âme fut surprise, 275
Tant de divinités m'ôtèrent la franchise.
Je fus frappé d'un mal sans espoir d'en guérir,
Et fus contraint d'aimer ce qui me fit mourir :
Mon âme me quitta dedans cette aventure,
Dedans le même instant je changeai de nature, 280
Je suis si peu, celui que j'étais paravant,
Que je ne me saurais connaître maintenant,
J'ai bien la même taille, et le même visage,
Mais je n'ai pas les sens ni le même courage,
Je n'ai ni les penses, ni les mêmes souhaits, 285
Enfin je suis celui que je ne fus jamais.
Mon corps n'est animé que par des traits de flamme,
Qui le font subsister au défaut de mon âme,
Et ces traits merveilleux sont des traits que l'Amour
Par les yeux m'élança, pour me rendre le jour ; 290
Il eut pitié de voir mon âme ainsi ravie,
Il voulut par ses yeux me redonner la vie.
Ainsi par un effet qui ne peut s'exprimer,
Ce qui me fit mourir, servit pour m'animer.

Depuis les souvenirs de ses aimables charmes, 295
 M'ont agité les sens, m'ont fait verser des larmes,
 M'ont privé de plaisir, m'ont ôté le repos,
 M'ont fait en un moment jeter mille sanglots,
 Et n'ai jamais osé, ni n'oserais encore
 Dire à ce bel objet le mal de Matamore. 300
 Quand je pense aux grandeurs de ces perfections,
 Je me laisse emporter aux admirations ;
 Mon jugement s'égare, et mon âme est confuse,
 Voyant sur le Parnasse une nouvelle Muse,
 Qui par un art nouveau, d'un nouvel Apollon 305
 Fait sortir de Pégase un nouvel Hélicon :
 Les Muses ne sont plus ni charmantes, ni belles,
 Son mérite ternit l'éclat des neufs Pucelles ;
 Leur vieux maître a cédé sa place à son savoir,
 Et s'est soumis lui-même aux lois de son pouvoir : 310
 Si bien que cette belle étouffera la gloire
 Et l'estime, et l'honneur des Filles de Mémoire.
 Elle va dominer en ce céleste lieu
 Sur ce sacré troupeau comme faisait leur Dieu,
 Et l'on n'y verra plus de Victime immolée 315
 Que la divinité de mon Amarillée.
 Ô Déesse adorable et Reine des vertus !
 Vous de qui le mérite a mes sens confondus,
 Je veux tout le premier vous faire un sacrifice,
 Vous présenter mon coeur, vous offrir mon service, 320
 Vous immoler mon âme, et m'estimer heureux
 De me sacrifier aux moindres de vos vœux.

ENTRÉE DE MATAMORE EN FOU, QUI SE CROIT JUPITER

(L'entrée est tirée d'Ovide.)

MATAMORE

Je suis le seul Auteur de toute la Nature,
Les Dieux sont mes sujets, l'Homme ma Créature,
L'Enfer est mon esclave, et les esprits damnés, 325
Aux tourments éternels sont par moi condamnés :
Je suis le seul principe, et le moteur des causes,
C'est par moi seulement qu'agit l'ordre des choses :
J'ai tiré du néant tout ce vaste Univers,
Dans leurs centres j'ai mis l'air, la terre et les mers, 330
J'ai fait voir aux mortels la céleste lumière,
Et sans moi tout serait en sa masse première.
De ce chaos confus le mélange odieux
Arrêterait encor le mouvement des cieux,
La flamme avec les eaux ferait aussi la guerre, 335
Les airs ne seraient pas d'accord avec la terre,
Et la nuit et le jour pêle-mêle assemblés,
Comme les Éléments seraient encore troublés,
Les Saisons en désordre iraient à l'aventure,
Le Printemps n'aurait point de fleurs ni de verdure, 340
Cérès dedans l'Été n'aurait point de moissons,
L'Automne point de fruits, l'Hiver point de glaçons ;
Les ans, les mois, les jours, les heures, les minutes
N'auraient jamais sans moi terminé leurs disputes.
Pour donner à ce Tout un éternel repos, 345
D'un clin d'oeil à l'instant je rompis le Chaos ;
Je fis placer le feu quand il fut manifeste
Dans le cercle dernier de la voûte céleste ;
L'air presque aussi subtil que le chaud élément,
Se mit un peu plus bas par mon commandement : 350
Sous l'air je mis la terre, et l'entourai de l'onde,
Pour affermir plus fort les fondements du Monde :
Les Éléments étant en bon ordre rangés,
Et selon leur nature en leurs centres logés,

Je fis en même temps la terre toute ronde, 355
 Et son égalité n'a rien qui la seconde ;
 Par elle je donnai l'éternel mouvement
 À l'immobile corps de ce lourd élément,
 Et malgré les rigueurs des vents et des orages,
 La mer ne peut sortir de ses moites rivages : 360
 J'ai seulement tiré des sources de ces eaux,
 Pour faire serpenter la terre de ruisseaux ;
 De ces ruisseaux j'en fis les fleuves, les rivières,
 Qui tombent en grondant dans leurs sources premières.
 Après l'heureux succès de ce grand changement, 365
 Pour donner à la terre un superbe ornement,
 Je séparai les bois d'avecque les campagnes,
 Puis en divers climats j'élevai des montagnes ;
 Je fis naître partout des plantes et des fleurs,
 Que la Nature peint de diverses couleurs ; 370
 Je montai les rochers jusqu'auprès du tonnerre,
 Je mis leurs fondements au centre de la terre :
 Enfin pour achever ce labeur glorieux,
 Je voulus séparer en cinq Zones les Cieux,
 Et diviser en cinq ces épaisses matières 375
 De la masse qui fait le grand centre des Sphères,
 Des cinq Zones je mis la Torride au milieu ;
 Le milieu de la terre est posé sous ce lieu ;
 Le Soleil par un chaud qui n'est pas concevable,
 Rend dedans ce milieu la terre inhabitable. 380
 Les deux Zones qui sont aux deux extrémités,
 De ce Globe d'azur où règnent les clartés,
 Répandent sous ces lieux une extrême froidure,
 Et la neige en tous temps y blanchit la Nature.
 La froideur qui détruit l'ardeur de son amour, 385
 Fait qu'à peine toujours l'homme y reçoit le jour.
 Les deux autres qui sont plus près de la lumière,
 Sans froid et sans chaleur achève leur carrière ;

Ces contraires toujours sont unis sous ces lieux,
Où l'on respire à l'aise un air délicieux. 390
Sitôt que j'eus rangé les Zones en leurs places,
Entourer les Cieux, et pour suivre leurs traces,
Dans cette région où j'ai posé les airs,
Des vapeurs d'ici bas j'y formai les éclairs,
Les nues, les brouillards et la grêle, et la foudre : 395
Pour faire de l'impie une masse de poudre.
Les vents avec les airs furent aussi placés,
Par mon ordre en ces lieux ils furent ramassés ;
Et de peur que les vents en se faisant la guerre,
Ne fissent joindre encor la flamme avec la terre, 400
Que leurs divisions en troublant leur repos,
Ne remissent le tout en son premier chaos,
J'envoyai le plus chaud du côté de l'Aurore,
Où le grand oeil du Monde est adoré du More,
Et malgré sa fureur je retins ce mutin, 405
Où le Père du jour se lève le matin.
J'arrêtai du second la course vagabonde,
Aux lieux où le Soleil se va plonger dans l'onde :
Vers le Septentrion je mis les Aquilons,
Qui glacent les pays des barbares Gélons ; 410
Et cet humide vent qui grossit les nuages,
Qui les réduit en eaux pour faire les orages,
S'empara du Midi par mes commandements,
Je mis le Ciel plus haut que tous les éléments ;
Ce corps qui fut formé sans mélange de boues, 415
Tournoie incessamment sur de puissantes roues ;
Les Pôles l'appuyant ne lui permettent pas
De s'élever plus haut, ni descendre plus bas ;
Sur sa face mes mains posèrent les étoiles,
Qui brillent dans la nuit malgré ses sombres voiles. 420
Enfin pour achever tous ces divins travaux,
Pour chaque région je fis des animaux.

Je mis dedans le Ciel les Dieux avec les Astres,
Qui font par l'Astrologue annoncer les désastres ;
Je fis battre les airs par le vol des oiseaux, 425
Et nager les poissons dans l'abîme des eaux,
D'autres bêtes encor la terre fut couverte,
Pour leur faire habiter cette masse déserte,
Après je créai l'homme et l'en fis gouverneur,
Afin de le combler de gloire et de bonheur ; 430
Sue le portrait des Dieux je formai sa figure,
Je lui donnai pouvoir sur chaque Créature ;
Je le fis Souverain de ces terrestres lieux,
Par mon commandement il contemple les Cieux,
Et regardant sans cesse une telle merveille, 435
Sa joie est infinie, et n'a point de pareille.

AUTRE ENTRÉE DE MATAMORE

MATAMORE

Par le seul bruit de mes combats,
Tout est vaincu, tout est à bas,
La terre et les rochers en sont réduits en poudre,
L'Enfer en tremble encor d'effroi, 440
Et ce Dieu qui lance la foudre
N'a jamais redouté d'autre foudre que moi.
Oui ce grand Roi des immortels,
Qui fait encenser ses Autels,
Est contraint de me rendre un éternel hommage ; 445
Hercule et Mars ces grands Guerriers,
Doivent céder à mon courage
Tout ce qu'ils ont acquis de gloire et de lauriers.
Tout au seul bruit de ma valeur
Pâlit et change de couleur, 450

Et la mer n'a jamais dans toute sa colère
Fait trembloter tant de Nochers,
Comme le vent de mon derrière
A brisé de Châteaux, de Forts et de rochers.
Mes bras de leurs moindres efforts, 455
Font choir dans l'Enfer plus de morts,
Que Cérès en Été n'a de javelles blondes,
Et d'un clin d'oeil en un moment,
Je puis détruire plus de monde,
Que le monde n'a vu de feux au Firmament. 460
Bref, tous les habitants des Cieux,
Ceux qui respirent en ces lieux,
Ceux qui volent en l'air, ceux qui nagent en l'onde,
Sont tous rangés dessous mes lois ;
Je suis maître de tout le monde, 465
Et le Roi souverain de tous les autres Rois.
Mais un Enfant audacieux,
Un petit Dieu qui n'a point d'yeux
Triomphe sans combat de mon humeur guerrière,
Il a d'un coup de son brandon 470
Mis tant de feux à mon derrière,
Que l'on l'entend péter comme un coup de canon.
Mon coeur en est tout enflammé,
J'en ai le corps tout consumé,
Déjà tous mes boyaux en sont réduits en cendre, 475
Et je crains par ces feux divers
Si le culier vint à se fendre,
Qu'un vent de mon ponant ne brûle l'Univers.
Allons donc trouver ce Docteur,
Ce vieux Singe, ce Radoteur, 480
S'il ne vient à mes yeux accorder angélique,
Quand il serait plus fort que Mars,
Je percerais à coups de pique
Malgré tous ses efforts, sa fille en toutes parts.

Je suis proche de la maison 485
 De ce vieux Reître sans raison,
 Oui voilà le logis de ma belle inhumaine :
 Mais, ô Dieux ! N'en approche pas :
 Car le seul vent de ton haleine,
 Sans doute jetterait tout l'édifice à bas. 490

STANCES DE MATAMORE

MATAMORE

Hé bien, Messieurs, depuis longtemps
 Vous n'avez point vu ce visage :
 Mais prenez garde, pauvres gens
 De le voir à votre dommage :
 Car si d'aventure l'horreur 495
 Met la flamme en mes yeux, m'agite et me travaille,
 Et que je vous élance un regard de fureur,
 Je vous brûlerai comme paille.
 Mon oeil de l'élément du feu
 Est l'ascendant et l'influence, 500
 Et sans se peiner que fort peu
 Il le maintient en sa puissance :
 Il ne subsiste maintenant
 Que par l'ardent brasier dont ma vue est remplie,
 Et l'élément du feu périrait à l'instant, 505
 Si mes yeux n'avaient plus de vie.
 Un jour en cherchant les combats
 Au bout de cent belles campagnes,
 Je rencontrai dessous mes pas
 D'âpres et rudes montagnes, 510
 Que fis-je en cette extrémité ?
 Je changeai par mes yeux ces montagnes en plaines,

Et d'un regard de feu qu'à l'instant je jetai,
J'en brûlai quatorze douzaines.
Me promenant près de la mer, 515
D'un rayon brûlant de ma vue
Je fis tous ces flots enflammer,
Et rendis Thétis toute émue.
Jetant qui ça qui là mes yeux,
Neptune, les Tritons et toutes les Naïades ; 520
Bref, sans exception tous les liquides Dieux,
Furent grillés de mes oeillades.
Hier d'un trait de feu de mon oeil,
Qui pénétra toute la terre,
Je mis au règne du cercueil 525
Une étrange et cruelle guerre :
Car ce trait d'oeil si furieux,
De qui les facultés font des coups effroyables,
Saccagea, dévora tous ces nocturnes lieux,
Et brûla quasi tous les Diables. 530
Mais, ventre, quel bouleversement,
Mes yeux quasi sur toutes choses
Agissent monstrueusement,
Et font mille métamorphoses :
Mais dessus les corps féminins 535
Toutes leurs facultés ont perdu leur science,
Et mes regards leur sont si sots et si badins,
Que toutes fuient ma présence.

STANCES DE MATAMORE

MATAMORE

Hé bien, que dites-vous de cet oeil sourcilieux ?
Ne suis-je pas merveilleux, 540

Bien composé, bien fait, bien beau, bien estimable,
 Bien touillant, bien gentil, bien poupin, bien charmant,
 Bien rude, bien cruel, bien fort, bien assommant,
 Bien meurtrier, bien sanguin, et bien épouvantable ?
 Ô quand je fais agir mes yeux, ou mes revers, 545
 Tout tombe, tout s'abat, tout penche à sa ruine :
 Et si je n'arrêtais l'ardeur qui me domine,
 Je vous avalerais ainsi que des pois verts.
 Un jour dans un esquif navigant sur la mer,
 Neptune voulut m'abîmer : 550
 Mais en le regardant j'anéantis ses rages,
 Je l'effrayai si bien des traits de mes flambeaux,
 Que du haut et du bas il vomissait des eaux,
 Qui dedans peu de temps couvrirent les rivages.
 Enfin la peur qu'il eut de mon oeil enflammé, 555
 Lâchant tous ses conduits, lui fit enfler son onde,
 Et de telle façon qu'il noya tout le monde,
 Et fit ce grand déluge où tout fut abîmé.
 Une autre fois aussi le Ciel me fit savoir,
 Que dans deux jours il voulait choir 560
 Dessus tous les humains, afin de les détruire ;
 Je lui dit, cher ami, ne sois pas si maraud,
 Mais parbieu mon courroux n'émeut pas ce rustaud,
 Au contraire je vis qu'il n'en faisait que rire,
 Connaissant donc par là qu'il voulait regimber, 565
 Je dressai seulement mes plumes de la sorte,
 À l'instant il s'émeut, la frayeur le transporte, *
 Et la peur qu'il en eut, fit qu'il n'osa tomber.
 Lorsque les animaux s'amusaient à parler,
 Le Dieu Phébus voulut brûler 570
 Tous les peuples d'Afrique et consommer leurs terres,
 Et ces peuples encor en sont noirs comme il faut ;
 Moi pour l'en empêcher je m'élevai fort haut,
 Mais si haut que j'étais au-dessus des tonnerres.

Étant donc là puissant à punir son orgueil, 575
Je lui crevai l'oeil gauche avecque ma rapière :
Si bien que du depuis ce Dieu de la lumière,
Ce beau Soleil est borgne, et n'a plus rien qu'un oeil.
Enfin mes actions, mes regards, ou ma voix,
Font que tout plie sous mes lois ; 580
Étant donc satisfait du renom de mes armes,
Je ne veux désormais songer qu'aux passe-temps,
Je ne veux plus remplir les villes ni les champs
De désolations, de plaintes, ni de larmes :
Ô ! Je ne serai plus brutal ni furieux, 585
La terreur m'abandonne et l'effroi se retire,
Et rien que le penser de chanter et de rire
N'occupe les esprits de ce prodigieux.

STANCES DE MATAMORE

MATAMORE

Ah ! Ventre, que je suis joyeux !
De voir de si divins visages, 590
Tant de beautés charment mes yeux,
Et me font haïr les ravages :
Ce prompt et subit changement,
Est bien digne d'étonnement ;
Je n'ai jamais aimé que choses meurtrières, 595
Que le désordre et la rumeur :
Toutefois, cher ami, tant de belles lumières,
Changent ma sanguinaire humeur.
Vit-on jamais rien de si beau ?
Tant de doux Astres joints ensemble, 600
Font par un effet tout nouveau,
Que je palpite et que je tremble.

Devant le plus fier ennemi,
 Matamore n'a point frémi,
 Et devant des objets dont l'âme est toute bonne, 605
 Et qui n'ont rien que des douceurs,
 Je perds l'esprit, le sens, la force m'abandonne,
 Et parbieu quasi je me meurs.
 Ah ! Ventre, je veux désormais,
 Quitter le bruit et les querelles, 610
 Et je proteste que jamais
 Je n'aimerai que les femelles.
 Je trouve des félicités
 À soupirer pour les beautés ;
 Ô Dieux ! Si dans ces maux on trouve de la joie 615
 Et beaucoup de contentement,
 En quel aise faut-il qu'un amoureux se noie
 Lorsqu'il a du soulagement.

ENTRÉE DE MATAMORE PARLANT À SON VA- LET

MATAMORE

Je te le dis encor, je suis l'honneur du monde,
 Le Soleil qui voit tout en cette masse ronde, 620
 Peut bien dire au mépris des hommes et des Dieux,
 Que je suis l'ornement de la terre et des Cieux :
 Mais, ventre, je vois bien que ton âme est déçue,
 Par la débilité de ta mauvaise vue.
 Petit rat de montagne assoupi du sommeil, 625
 Aigle bâtard, tes yeux s'aveuglent au Soleil,
 Tu n'as pu concevoir les merveilles étranges,
 Qui me dressent un trône au-dessus des louanges ;
 Et par qui tout le monde est contraint d'avouer,

Qu'il n'appartient qu'à moi de me savoir louer. 630
 Achille eut un Homère, Énée eut un Virgile,
 Auguste eut un Ovide, et moi j'en ai cent mille :
 Mais par tant de hauts faits mon nom s'est élevé,
 Que de quatre mille ans ils n'auront achevé.
 Toutefois cependant qu'ils tracent mon Histoire, 635
 Je travaille moi-même au récit de ma gloire,
 Et par le moindre effet que j'en vais décrivant,
 Je serai la terreur du siècle survivant.
 Le Ciel parlant de moi s'explique en des Oracles,
 La terre et tout son peuple admire mes miracles. 640
 J'ai vu des Quinze-Vingts qui ne me voyaient point,
 Exalter ma beauté jusques au dernier point :
 Et tel était le son de leurs justes louanges.
 Cet homme est aussi beau que deux millions d'Anges.
 D'autres sourds et muets ont dit fort hautement, 645
 N'avoir jamais oui d'Orateur plus charmant,
 Et qu'il faut s'assurer que la même Éloquence
 A pris de moi la grâce et la vive élégance.
 D'autres que le Soleil n'a point encore vus,
 Disent que je suis fils de la belle Vénus, 650
 Que Mars m'engendra d'elle, et que ce Dieu des armes
 Sachant quel je serais aux martiaux alarmes,
 Redouta ma naissance, et voulut qu'en ses flancs
 La mère des beautés me portât deux mille ans :
 Mais je me suis vengé d'une telle aventure, 655
 Bien que pour me détruire il forçât la Nature :
 Par mes propres efforts je me fis mettre au jour,
 Et lors pour me venger de ce malheureux tour,
 J'étranglai Mars, Vénus et Cupidon mon Frère.
 Cette belle action ne te saurait déplaire, 660
 Puisque dans ma beauté, mes bras et mes regards,
 Tu vois encor l'Amour, Vénus et le Dieu Mars.

ENTRÉE DE MATAMORE

STANCES.

MATAMORE

Dieux ! Que je suis épouvantable,
Que mon aspect est dangereux !
Ah ! Que ceux-là sont bien heureux, 665
Qui sont amis du Redoutable !
Ce qu'on se peut imaginer,
Qui soit capable d'étonner,
N'est rien au pris d'un de mes gestes :
Je suis plus craint dans l'Univers, 670
Que toutes les choses funestes
Ne le sont pas dans les enfers.
Esprits lutins, ombres, démons
Qui tourmentez les Créatures :
Diables damnés, dont les figures 675
Donnent de la peur aux poltrons,
Rendez-vous palpables aux mains
Du plus terrible des humains,
Venez à moi, troupes maudites :
Mais, ventrebleu, vous n'osez pas, 680
Vos puissances sont trop petites,
Et votre courage est trop bas.
Que je suis bien incomparable !
Je possède Mars et l'Amour ;
Ces Déités font leur séjour 685
En ce microcosme adorable ;
L'un de ces Dieux violemment
Me porte à l'assassinement,
Et l'autre en brûlant les plus belles
Du feu de son brasier ardent, 690
Fait que les pauvres Damoiselles

Trépassent en me regardant.
Les Déesses toutes perdues
De l'amour qu'elles ont pour moi,
Ont tant de peine sous ma loi, 695
Qu'elles voudraient être pendues,
Parbleu vous diriez quelquefois,
Qu'elles vont rendre les abois,
En me voulant montrer leurs braises :
Mais je leur use de rigueurs, 700
Car je trouve toutes mes aises
Dedans les ruisseaux de leurs pleurs.
Pauvres femmes que l'on adore,
Que vous êtes à déplorer,
Que vous sert-il de soupirer 705
Pour les vertus de Matamore ?
Vous n'aurez point d'allègement,
Je ne me plais incessamment
Qu'à distribuer des supplices
Et si l'on n'avait qu'aux travaux 710
Des extases et des délices,
Je ne ferais jamais de maux.
Toutes les horreurs de Bellone,
Les soins, les troubles, les malheurs,
Et les plus terribles douleurs 715
Ne sont que les biens que je donne ;
Aussi tout frémit à me voir,
Tout tremble dessous mon pouvoir,
Et tous ceux qui ne soupirent
En voyant mon regard altier : 720
Mes rudes mains vous les déchirent,
Comme des feuilles de papier.

ENTRÉE DE MATAMORE EN TRUCHEUR, ET PARLANT AU PEUPLE

MATAMORE

Hé bien, chers auditeurs, que vous êtes surpris
De voir ce merveilleux dedans un tel débris !
Vous croyez me voyant dans un tel équipage, 725
Que je sois sans vigueur, sans force et sans courage,
Sachez que j'ai toujours cette même valeur,
Qui fit craindre les Dieux, qui dompta le malheur ;
Matamore est toujours l'inhumain, l'indomptable,
L'horrible, l'étonnant, le fort, le redoutable, 730
Le phénix des vaillants dont la maudite humeur,
Et la brutalité n'aime que la rumeur.
L'assommeur de géants, le destructeur des hommes,
La terreur et la mort de ce siècle où nous sommes.
Tout est sous mon pouvoir, l'on ne le peut nier, 735
L'Enfer me sert de cave, et le Ciel de grenier,
Ma chambre est l'Univers, et mon flambeau la lune,
Je ne m'ajuste pas à la façon commune,
La terre c'est mon lit, l'herbe mon matelas,
Les rochers mes chevet, et les feuilles mes draps, 740
Les rideaux de mon lit sont les voiles nocturnes,
Que la nuit fait sortir de ces demeures brunes ;
Le Ciel de ce beau lit est ce Globe azuré,
Que nous voyons le soir de tant d'astres paré ;
Les piliers de ce lit sont les Pôles du monde, 745
Et mon pot à pisser les abîmes de l'onde ;
Quand je me vais coucher, le triste chat-huant,
L'orfraie et le hibou d'un ton assoupissant,
D'un air tel que celui qu'on chante aux cimetières,
Ferment aimablement mes funestes paupières, 750
Et me laissant ravir aux douceurs du sommeil,

Je dors incessamment jusques à mon réveil.
La rosée au matin me lave le visage,
Mille petits oiseaux assemblant leur ramage,
D'un concert merveilleux et tout à fait charmant, 755
Gazouillent à l'envi pour mon contentement :
Pour montrer à quel point le firmament m'honore,
Je suis tout le premier que regarde l'aurore,
Et le premier rayon de la clarté des Cieux,
Fait le premier honneur à ce prodigieux : 760
Mon baignoir est le vase où Neptune préside,
Mon étuve est l'enclos de la Zone torride ;
Vous croyez que je sois sans aucuns serviteurs,
Mais j'en ai pour moi seul plus que douze Empereurs ;
J'en ai des quantités que l'on ne saurait dire, 765
Mais, ventre, quand mon train commence de me nuire,
Je le vais retranchant d'une étrange façon,
Car en me dépouillant contre quelque buisson,
Doucement et sans bruit ne faisant que m'ébattre,
Je le vais retranchant deux à deux, quatre à quatre. 770
Ah, ventre, un estafier me picote la peau,
Je le sens, je le tiens, ô petit vermisseau,
Vous me sucez le sang, vous l'osez entreprendre ?
Parbleu vous en mourez, rien ne vous peut défendre,
Vous serez de mes pieds écrasé tout soudain : 775
Mais l'appétit me vient, allons chercher du pain,
Depuis sept ou huit jours aliment ni substance,
Par mon large gosier n'est entré dans ma panse ;
Aussi tous mes boyaux se fâchent contre moi,
Allons-en demander à celui que je vois, 780
Je le volerais bien sans qu'il s'en pût défendre,
Mais j'aime mieux trucher que de me faire pendre.

ENTRÉE DE MATAMORE

STANCES.

MATAMORE

Lorsque par divertissement
J'entrepris de faire la guerre
Pour subjuguer toute la terre 785
Et tout le liquide élément,
Je fis Pallas mon estafière,
La Fortune ma chambrière,
Le Sort Laquais de mes vassaux ;
Je m'assujettis la Victoire, 790
Et les neufs Filles de Mémoire,
Servirent de litière à tous mes grands chevaux.
Lors je domptai branlant le doigt
D'une façon toute héroïque
L'Europe, l'Asie et l'Afrique 795
Avec les Îles qu'on y voit.
Phébus de sa grosse prune
Voyant une action si belle,
À l'heure même se résout
D'achever promptement sa ronde 800
Pour aller dire à l'autre monde
Qu'en remuant le doigt, je triomphais de tout.
Les Antipodes pleins d'effroi,
Au seul récit de ces nouvelles
Enrageaient de n'avoir point d'ailes 805
Pour se venir soumettre à moi :
Ils craignirent tant ma vaillance,
Que n'ayant pas la patience
Que le Soleil revint ici,
Ils donnèrent charge à l'Aurore 810
De voir de leur part Matamore,

Et de me conjurer de les prendre à merci.
Je pris plaisir à voir la peur
De ces marauds de l'autre monde,
Leur soumission si profonde 815
Me mit la piété dans le coeur,
J'épargne ces pauvres canailles
De pleurs, de sang, de funérailles :
Mais pourtant à condition,
Que pour montrer le grand courage 820
Qu'ils avaient de me rendre hommage,
Ils me viennent ici baiser le croupion.
En attendant ces malotrus,
Je vais visiter une aimable,
Dont le maintien émerveillable 825
Me rend amoureux et confus,
Je lui vais parler sans demeure
L'entretenir tout à cette heure,
Je vais parbleu la suborner,
La cajoler et la séduire 830
Par le charme de mon bien dire,
Afin de m'efforcer de l'enjobeliner.

ODE DE MATAMORE

MATAMORE

Oui, je m'en souviens, que depuis quelque temps
Pour rendre absolument tous mes désirs contents,
J'ai mis dessus le gril de même que des huîtres 835
Les détestables coeurs de quatorze bélîtres,
J'ajustai cent coquins, comme on fait des anchois,
Je fis bouillir des sots ainsi qu'on fait des pois,
Je fis des cervelas de tous les frénétiques,

Puis je mis à la broche onze cent Républiques ; 840
 Je fis un hochepot de dix mille goujats,
 Je fis un consommé de quinze boulevards ;
 Je fis un court bouillon d'une terre affligée
 Puis je fis un pâté d'une ville assiégée,
 Je fis un saupiquet de plusieurs forcenés. 845
 Je fricassai moi seul la plupart des damnés,
 Je pris les volontés des cervelles malfaites,
 Et je les embrochai comme des alouettes ;
 Je mis tout l'Océan dedans un pot de fer,
 Puis je mis le grand pot sur le brasier d'Enfer ; 850
 Je mis dedans le pot en guise de volaille,
 L'épouvantable bruit d'une horrible bataille ;
 J'y mis pour le salé tous les charivaris,
 J'y mis pour du mouton, les Filous de Paris,
 Pour des jarrets de veau, les fureurs de Bellone, 855
 Et pour du boeuf tremblant, la tour de Babylone :
 Enfin pour achever j'y mis tous les malheurs,
 Et tous les hurlements en guise de choux-fleurs.
 Quand j'eus fait ce potage aimable et magnifique,
 Soudain je fis encor une excellente bisque, 860
 J'y mis premièrement en guise de bouillon,
 L'humide radical du corps d'un bataillon ;
 Pour bien l'assaisonner en guise de morille,
 J'y mis abondamment des langues de chenille ;
 J'y mis pour champignons des yeux de basilic, 865
 Pour muscade et pour sel vingt quinquinaux d'arsenic ;
 J'y mis force clochers ainsi que des asperges,
 Et pour des artichauts, j'y mis trente ramberges ;
 Pour des cardes j'y mis la tresse d'Alecton,
 Les larmes de Vénus pour du jus de mouton ; 870
 Pour des mirabolans j'y mis un grand gavache,
 Et les rognons d'Hercule en guise de pistache :
 Lorsque j'eus achevé ce superbe festin,

J'envoyai promptement mon valet le Destin,
Pour aller supplier Pluton et Proserpine, 875
De venir m'assister à manger ma cuisine :
Mais voyant qu'ils faisaient un peu trop les glorieux,
Parbleu je leur jetai tout mon festin aux yeux ;
De là je suis venu pour faire encor la guerre,
Et comme auparavant troubler toute la terre : 880
Mais premier que d'aller visiter les combats,
Je vais me marier à d'aimables appas.

STANCES DE MATAMORE

MATAMORE

Qui saurait dire le courage,
Dont je me trouve revêtu ?
Pour bien parler de ma vertu, 885
L'on n'a point d'assez beau langage.
J'ai tant avalé d'espadons,
De flèches, d'arcs et de guidons,
De couleuvrines et bombardes,
Que si, parbleu, je vomissais, 890
Je vomirais des hallebardes,
Des morions et des pavois.
L'on ne saurait jamais comprendre
Le nombre infini des humains
Que j'ai par l'effort de mes mains 895
Écartelés et mis en cendre.
Su de ceux que j'ai massacrés
Dans les rues et dans les prés,
J'avais un seul poil de leurs têtes,
J'en ferais fort facilement 900
Des montagnes de qui les crêtes

Traverseraient le firmament.
 J'appréhende un jour que ma gloire
 Ne soit cause de mon malheur,
 Et que par ma rare valeur, 905
 Elle n'éteigne la mémoire :
 Pour être par trop foudroyant,
 Trop martial et trop vaillant,
 Mes vertus seront étouffées ;
 Et par un malheureux Destin 910
 La pesanteur de mes trophées
 M'écrasera quelque matin.
 Mais, Dieux, le fils de Cythérée
 Par sa frauduleuse douceur,
 Me force à quitter la noirceur 915
 De mon humeur désespérée ;
 Ce petit maudit Guéridon,
 Ce détestable Cupidon
 Me fait tomber dedans sa trappe
 Pour me plonger dans les regrets : 920
 Mais par la mort, si je l'attrape
 Je lui couperais les jarrets.

ÉLÉGIE SÉRIEUSE DE MATAMORE

MATAMORE

Enfin quand ce discours me coûterait la vie,
 Il est temps de parler, je vous aime Livie,
 Vous voyez bien qu'Amour a causé mon ennui, 925
 Puisque vous n'êtes pas aveugle comme lui ;
 Vos beaux yeux sont si clairs et si remplis de flamme,
 Qu'ils ne peuvent douter de celle de mon âme ;
 Ils connaissent le feu dont je suis consommé,

Il est pur et divin puisqu'ils l'ont allumé. 930
 Le voeu que l'on vous offre, est toujours légitime,
 On n'a pour vos appas que des désirs sans crime,
 Et mêmes les esprits esclaves de leurs sens,
 Pour un si chaste objet deviennent innocents.
 Prenez pitié du mal que vos yeux ont fait naître, 935
 C'est l'augmenter beaucoup que de le méconnaître ;
 Vous yeux qui m'ont donné de si doux entretiens,
 Peuvent-ils ignorer le langage des miens ?
 S'ils vous ont mal conté le tourment qui me touche,
 Après qu'ils ont parlé, laissez parler ma bouche, 940
 Elle va découvrir les langages d'un coeur,
 Qui tout prêt de mourir adore son vainqueur.
 Au temps que je vous vis une flamme cruelle,
 Ne brûlait plus mon coeur, j'oubliais Isabelle.
 Mon esprit dégagé d'une telle prison, 945
 Ayant perdu l'espoir, recouvrait la raison.
 Et comme un Matelot assis sur le rivage,
 Je regardais la mer où j'avais fait naufrage :
 Mais sitôt que vos yeux éclairèrent les miens,
 Je me vis arrêté par de puissants liens. 950
 Mon coeur en fut ému, mon âme en fut surprise,
 Et tous deux à l'instant présagèrent leur prise ;
 Ma liberté céda, je n'eus plus de pouvoir,
 Et fus contraint d'aimer, ayant osé vous voir.
 Car quelque fermeté que l'esprit se propose, 955
 Vous voir et vous aimer n'est qu'une même chose ;
 Et bien que vos rigueurs promettent le trépas,
 Ceux que vous capturez, ne les redoutent pas.
 On ne peut résister à l'effort de vos charmes,
 La franchise contre eux n'a que de faibles armes, 960
 Un glaçon près de vous se verrait enflammer,
 Enfin vous pouvez tout, et ne pouvez aimer.
 Celui dont la puissance est au-dessus du foudre,

Qui forma l'Univers et le peut mettre en poudre ;
 Ce Dieu qui régit tout, et qui fait que l'aimant, 965
 Par des secrets cachés attire son amant,
 Parmi tous les trésors que sa main libérale,
 Pour prouver sa grandeur incessamment étale.
 Quoi que l'on veuille dire à la gloire des Cieux,
 N'a rien fait voir encor de si beau que vos yeux. 970
 Cet ordre merveilleux qu'on voit en la Nature,
 Ce bel émail des champs, cette vive peinture,
 La mer, les éléments, le change des saisons,
 La course du Soleil par ses douze maisons,
 Le tonnerre grondant qui brise tous obstacles, 975
 Les feux du firmament, et tant d'autres miracles,
 Ne prouvent pas si bien une Divinité,
 Aux esprits de ce temps, comme votre beauté.
 Et les plus libertins voyant votre visage,
 Jugent qu'il faut un Dieu pour faire un tel ouvrage, 980
 Mais tout cet ornement doit céder aux vertus,
 Qui rendent sous vos pieds les vices abattus ;
 Votre esprit adorable, à qui le sait connaître,
 N'en peut trouver aucun dont il ne soit le maître ;
 Et qui possède un coeur, en saurait mal user, 985
 S'il savait le dessein de vous le refuser.
 Je vous aime Livie, et mon amour extrême,
 Afin de s'exprimer, a recours à vous-même.
 Considérez-vous bien, et ce que vous pouvez,
 Et puis juger d'un coeur quand vous les capturez ; 990
 Je vous aime Livie, et jamais autre flamme,
 Que celle de vos yeux me brûlera mon âme ;
 Méprisez-moi toujours, vivez dans un orgueil,
 Dont l'excès inhumain me conduise au cercueil ;
 Moquez-vous en tous lieux de ma persévérance, 995
 Perdez votre douceur, ôtez-moi l'espérance ;
 Fuyez-moi, cachez-vous, augmentez mon tourment,

Et ne m'honorez pas d'un regard seulement,
Rien ne peut empêcher que mon âme asservie,
N'aime jusqu'au trépas les beautés de Livie. 1000
Quoi qu'il puisse avenir, je la veux adorer,
Ce que ma bouche a dit, mon coeur le veut jurer ;
Et si, comme l'on dit, notre âme est immortelle,
L'oubli n'éteindra pas une flamme si belle,
La parque qui peut tout en coupant aux Enfers, 1005
La trame de mes jours, ne rompra point mes fers.
Après ces vérités n'êtes-vous point sensible,
Trouverai-je toujours votre coeur inflexible ?
Oui, je sens que le mal dont le mien est touché,
Vous déplaît beaucoup plus que s'il était caché. 1010
Pleurez, pleurez mes yeux, servez-vous de vos armes,
Ma bouche a mal parlé, faites parler vos larmes,
Mais, hélas ! Le discours a de faibles appas,
L'ingrate le méprise, ou bien ne l'entend pas ;
Il vous faut donc fermer, l'excès de mon martyre, 1015
Sera cru, si la mort n'empêche de le dire ;
Ma plainte est inutile, et vos pleurs superflus,
On verra mon amour, quand vous ne verrez plus.

ÉPITAPHE DE MATAMORE

MATAMORE

À genoux, ou n'arrête pas,
Ici gît le grand Matamore, 1020
La mort qui fut de ses soldats,
Prend au collet qui ne l'adore.
Aussitôt qu'il fut abattu,
La majesté de la Vertu
L'affubla d'une robe noire ; 1025

Mars traita le Sort en faquin,
 Et lui rompant son casaquin,
 Lui brisa toute la mâchoire.
 Aussitôt qu'il fut enfermé,
 Et que sa tombe fut couverte, 1030
 Trois Dieux qui l'ont toujours aimé,
 Vengèrent puissamment sa perte.
 Phébus sur le dos de Pluton,
 Des rudes noeuds d'un gros bâton,
 Imprima vivement les marques, 1035
 Vénus avecque son patin,
 Souffleta Monsieur le Destin,
 Et Minerve berna les parques.
 Mais lorsqu'aux infernaux palus
 Il eut traversé l'onde noire, 1040
 Les vêtements furent rompus
 Aux neufs fille de la Mémoire ;
 La Vertu n'eut ni feu, ni lieu,
 Autre part que dans l'hôtel-Dieu ;
 La raison devint insensée, 1045
 Le mérite fut bâtonné,
 Et l'honneur fut couronné
 D'un bassin de chaise percée.
 Dès lors que ce Capitan
 Fut dans la demeure infernale, 1050
 Il arracha l'oeil à Satan,
 Et l'avalà comme une balle ;
 Tous les diables épouvantés,
 De peur d'en être maltraités,
 Tâchaient d'éviter son atteinte, 1055
 De manière que tout plia,
 L'épouvante s'humilia,
 Et la terreur mourut de crainte.
 Sa présence dans les Enfers,

Pleine de rage et de colère, 1060
Mit d'abord tout à l'envers,
Et donna la fièvre à Cerbère,
Le dominateur de ces lieux
Fut pris par son bras furieux,
Et l'étouffa dedans ses flammes, 1065
Si bien que dedans ce débris,
Il se fit Prince des esprits,
Et le Roi de toutes les Âmes.
Ainsi par le cruel effort
De son extrême violence, 1070
Il s'est fait Souverain du Sort
Et du royaume du silence :
Il fait gémir dessous ses mains
Les fatalités des humains ;
Elles pleurent comme Niobe, 1075
Et Lachese, Atrope et Cloton,
Minos, Radamante et Pluton
Sont ses valets de garde-robe.

STANCES DE MATAMORE

MATAMORE

Je confesse bien que la vie
Des guerriers qui sont aux tombeaux ; 1080
Laissent des exemples si beaux
Qu'ils peuvent donner de l'envie.
On en aime le souvenir
Et l'on ne se saurait tenir
De parler de leur mémoire : 1085
Qui vivraient une infinité,
Dans l'éternité de la gloire,

Si je n'avais jamais été.
 Je suis plus rude qu'un tonnerre,
 Beaucoup plus fort que les destins, 1090
 Plus dangereux que des lutins,
 Et plus à craindre que la guerre.
 Ceux qui me viennent ravauder,
 Je leur arrache sans tarder,
 Peaux, nerfs, poumons, cervelles, tripe ; 1095
 Nez, langues, yeux, coeur et boyaux :
 Et puis à l'instant je les grippe,
 Et les croque comme noyaux.
 D'un petit trait de ma vaillance,
 J'ai cent fois dompté le malheur : 1100
 Mais si j'ai bien de la valeur,
 J'ai bien aussi de la science.
 Je parle fort élégamment
 De la Terre, du Firmament,
 Et des neufs filles du Parnasse, 1105
 Je suis plus sage que Solon,
 Et lorsque je frotte ma face,
 Je torche le nez d'Apollon.
 Je suis l'effroi des redoutables,
 Je ne respire que le sang, 1110
 L'honneur, les qualités, le rang,
 Ne me sont point considérables.
 Toujours partout la mort me suit,
 Aussi tout s'esquive, et me fuit :
 Rien ne m'ose faire la guerre, 1115
 Et le Ciel tout tremblant d'effroi,
 Ne s'éloigne point de la terre,
 Que pour la peur qu'il a de moi.
 Toutes choses hideuses, hâves,
 Laides, horribles, sans beautés, 1120
 Et qui n'ont que des cruautés,

Sont mes valets et mes esclaves.
L'effroi me sert de cuisinier,
Et la rage de palefrenier,
La mort me sert lorsque j'étrangle : 1125
Et le diable que j'ai vaincu,
De coups d'éperon et de sangle,
Ne me sert qu'à torcher le cul.
Rien n'est égal à mes ravages,
Mes cruautés n'ont point de bout : 1130
J'assujettis et dompte tout,
Hormis les Laquais et les Pages.
Parbleu mes sens découragés,
À l'aspect de ces enragés,
Font que quasi toujours je tremble : 1135
Je n'ai ni force ni vertu,
Aussi quand je les vois ensemble,
Je fuis de peur d'être battu.

QUATRAINS DE MATAMORE

MATAMORE

Dieux ! Qu'on serait bien étonnant,
Si l'on mettait dedans un livre, 1140
La terrible façon de vivre,
Que je pratique maintenant !
À mon lever pour mes bouillons,
Je prends neuf quintaux de fumée,
Douze barils de renommée, 1145
Et trois tonneaux de postillons.
Puis pour remplir mes intestins,
Comme des huîtres à l'escale,
J'avale vingt Prévôts de salle,

Et cent mille petits lutins. 1150
 L'un de ces jours, sans dire mot,
 Je mangerai cent hallebardes,
 Et tout le Régiment des Gardes
 Me servira de hoche-pot.
 Quand je dîne tant soit peu tard, 1155
 Et que l'appétit me domine,
 J'engoule un fut de couleuvrine,
 Comme un petit morceau de lard.
 Alors que j'ai quasi dîner,
 J'avale en guise de fromage, 1160
 Toute l'écume de la rage,
 Et la cervelle d'un damné.
 Toujours dans mes collations,
 Je demande pour mes salades,
 Quarante, ou cinquante grenades, 1165
 Et dix, ou douze bastions.
 Pour faire qu'après mes repas,
 Mes humeurs se trouvent contentes,
 Je dévore quelques courantes,
 Et quinze, ou vingt bons entrechats. 1170
 Pour mes soupers je fais chercher,
 La cervelle des crocodiles :
 Les coeurs des plus fameuses villes,
 Et les entrailles d'un rocher.
 Le soir premier que fermer l'oeil, 1175
 J'avale force jeux de paume,
 Puis je gruge quelque Royaume,
 Pour me provoquer au sommeil.
 Bref je pense qu'un jour ma faim,
 Qui n'aura jamais de seconde, 1180
 Me fera manger tout le monde,
 Comme un petit morceau de pain.
 Dieux ! Que je suis à redouter,

Ma rage tous les jours s'empire,
À moins que de perdre un Empire, 1185
L'on ne m'oserait irriter.
Je détruis tout des rudes traits
De mon oeuillade martiale,
Et si la Lune est toujours pâle
C'est de la peur que je lui fais. 1190
J'ai d'un seul coup d'estramaçon,
Livrant aux Enfers une guerre,
Fendu la mer avec la terre,
Pour couper le nez à Pluton.
À l'heure même les damnés, 1195
Firent révolte en cet Empire,
Et leur prétexte fut de dire
Que leur Roi n'avait point de nez.
Aussitôt que je fus là-bas,
Je trouvai des plaisirs sensibles, 1200
Car c'est dedans les lieux horribles
Où se rencontrent des appas.
J'aime ce qui fait effrayer,
Je trouve l'Enfer agréable,
C'est le jeu de paume admirable, 1205
Où je vais souvent m'égayer.
Les balles de quoi je me sers,
Dans ces demeures effroyables,
Ne sont que les têtes des diables,
Que je massacre d'un revers. 1210
Mes admirables raquetons,
Ne sont que des gris et des flammes,
Sur lesquels on rôtit les âmes,
Des gavaches et des poltrons.
Tous les barreaux de ces manoirs, 1215
Sont les cordons de mes raquettes,
Les grandes queues des Comètes,

Sont les manches de mes battoirs.
La jouant avec des lutins,
Et poussant toujours de furie, 1220
Des coups dedans la galerie,
J'éborgnai tous les diabolins.
Étrange et furieux effet
De mon naturel effroyable !
Les autres méchants font le diable, 1225
Et Matamore le défait.
Mais je ne veux plus m'efforcer
À faire de si grands ravages,
Je veux aimer les beaux visages
Et drôlement les caresser. 1230
Je vais sans cesse soupirer,
Devant les féminines faces,
Pour posséder leurs bonnes grâces,
Et les contraindre à m'adorer.

SCÈNE DE MATAMORE ET DE BONNIFACE PÉ-
DANT

MATAMORE (*commence parlant au Peuple*)

Ne trouvez pas mauvais visages magnifiques, 1235
Si je ne parle plus qu'en beaux vers héroïques.
Puisque enfin les vers sont le langage des Dieux,
Moi qui suis tout Divin, je veux parler comme eux.
Comme ce grand Moteur qui lance le tonnerre,
Est Roi de tous les Dieux, je suis Dieu de la Terre. 1240
Nul mortel ne saurait, sans choquer la raison,
Avecques ma valeur faire comparaison.
Qu'on cherche avecques soin, tous les plus braves hommes,
Tant des Siècles passés, que du Siècle où nous sommes.

Tous les plus grands esprits et les plus grands guerriers, 1245
Qui par de grands travaux ont acquis des lauriers.
Et si l'esprit humain en un seul les assemble,
On trouvera pour lors celui qui me ressemble.
Mon esprit admirable est au-delà des sens,
Et ce seul bras fait honte, aux bras des plus puissants ! 1250
Je frappe les projets des orgueilleux Monarques,
Je suis le nourricier, le giboyeur des Parques.
Tout ce grand Univers que je remplis d'effroi,
Subsiste par ma force et n'agit que par moi.
Je respire les vents, qui ronflent sur la terre, 1255
Ma salive est la pluie, et ma voix le tonnerre.
Je suis le Roi du monde et le visible Atlas,
Qui peut tout soutenir par l'effort de ses bras.
Mon trône c'est la terre, et ce qui l'environne,
Les Astres sont ma suite, et le Ciel ma Couronne. 1260
Mon sceptre le voici, ce fardeau précieux,
Tourne à mon gré la Terre, et la Mer, et les Cieux.
Mais tout ce grand pouvoir ne me saurait défendre,
D'un petit avorton qui me réduit en cendre.
Ô Dieux en le disant ! Quels feux ai-je sentis, 1265
Je fume, je suis chaud, je rougis, je rôtis :
Je grille, je rissole ? Ah je suis cuit, je brûle,
N'aurais-je point mangé la chemise d'Hercule ?
Holà hauts estafiers, apportez promptement
Pour éteindre mon feu, le liquide élément. 1270
Mais l'eau m'est inutile au feu qui me dévore,
Afin de l'apaiser, allons voir mon Aurore.
Un seul de ses regards alentira mes feux,
Et me pourra donner la gloire que je veux.
Holà. 1275

BONNIFACE

Qui frappe-là ?

MATAMORE

Qui ventre ? L'effroyable,
C'est l'enfant du Déluge, et le cousin du diable.

BONNIFACE

Que voulez-vous ?

MATAMORE

Comment, vous ne frémissez pas ?,
Voyant l'horrible port de ce grand Fier-à-bras ?

1280

BONNIFACE

Frémir en vous voyant, j'aurais peu de courage !

MATAMORE

Ah viens nez d'esturgeon, tête bleu, ce visage
Est plus à redouter que le foudre des Cieux :
Je me moque du Sort, et je nargue les Dieux.
Tout succombe à l'effort de ce bras redoutable,
Je suis plus que la mort, aux mortels redoutable,
Il n'est point de Guerriers, d'Empereurs, ni de Roi.
Qui puisse justement se comparer à moi.
Auprès de mes regards, et de ma contenance,
Les plus déterminés perdent leur assurance.
En ma comparaison, ce sont poltrons parfaits,
Et tous les Amadis ne sont que des baudets.

1285

1290

BONNIFACE

Vous de qui les habits sont chamarrés d'oreilles,
Crieur de mort aux rats, saccageur de bouteilles.
Avaleur de pois gris, écraseur d'escargots
Dont le dos est si propre à porter des fagots.
Vous qui ne voudriez pas, vous égaler un homme
De l'Histoire de Grèce, où de celle de Rome.
Je gage d'en nommer, en présence de tous,
Deux mille plus vaillants, et plus sages que vous.

1295

1300

MATAMORE

Qui sont-ils ?

BONNIFACE

Attendez je vais quérir le livre.

MATAMORE

Ha ventrebleu ! Je crois que ce bonhomme est ivre :
Il a perdu l'esprit, son jugement se perd,
Le voici qui revient : hé bien vieux ladre vert,
Vous avez donc bientôt trouvé votre science ?

1305

BONNIFACE

Oui, voici mon Plutarque.

MATAMORE

Ah ventre !

BONNIFACE

Patience.

1310

MATAMORE

Nomme, nomme-les-moi, ces illustres Héros,
Et je te ferai voir qu'ils avaient des défauts.
Des imperfections, des vices en grand nombre,
Et que je suis un corps dont ils n'étaient que l'ombre.

BONNIFACE

Vous vous moquez, allez vous êtes insensé :
Thésée.

1315

MATAMORE

Ah tête-bleu, qu'il a bien commencé
Thésée malheureux, ce rapineur d'élite,
Que tu crois si parfait, et rempli de mérite,
Ne fut qu'un vagabond, un batteur de pavé.

1320

BONNIFACE

Romule.

MATAMORE

Un fils de louve, un pauvre enfant trouvé.

BONNIFACE

Licurgue.

MATAMORE

Fabriqua de la fausse monnaie.

BONNIFACE

Numa.

1325

MATAMORE

Prenait avis d'une fille de joie.

BONNIFACE

Solon.

MATAMORE

Sa marchandise offusqua son renom.

BONNIFACE

Publicolle.

MATAMORE

En un jour abolit sa maison.

1330

BONNIFACE

Thémistocles.

MATAMORE

À son dam aima trop son Image.

BONNIFACE

Camille.

MATAMORE

À ses soldats ravissait le pillage.

BONNIFACE

Périclès.

1335

MATAMORE

Son gros chef s'est toujours fait moquer.

BONNIFACE

Fabie.

MATAMORE

Était trop doux et trop long à choquer.

BONNIFACE

Alcibiade.

MATAMORE

Un prodigue orné de menterie.

1340

BONNIFACE

Coriolan.

MATAMORE

Sa mère apaisa sa furie.

BONNIFACE

Paul-Émile.

MATAMORE

Un maraud, un gouverneur d'enfants.

BONNIFACE

Timoléon.

1345

MATAMORE

Ce fou courut vingt ans les champs.

BONNIFACE

Pélopidas.

MATAMORE

Sa mort l'accuse d'imprudence.

BONNIFACE

Marcellus.

MATAMORE

Manqua d'heur comme d'expérience.

1350

BONNIFACE

Aristides.

MATAMORE

Ce fat ne fut trouvé qu'un gueux.

BONNIFACE

Marc Caton.

MATAMORE

Ce rousseau faisait trop le hargneux.

BONNIFACE

Philopemen.

1355

MATAMORE

Périt par son humeur hautaine.

BONNIFACE

Quintus.

MATAMORE

Fit une tache à la Grandeur Romaine.

BONNIFACE

Pyrrhus.

MATAMORE

Un coup de pierre abattit ce guerrier.

1360

BONNIFACE

Caïus.

MATAMORE

Fit la grenouille au milieu d'un boubier.

BONNIFACE

Lisander.

MATAMORE

Ce trompeur périt par tromperie.

BONNIFACE

Silla.

1365

MATAMORE

Fut plein de rage et de forcenerie.

BONNIFACE

Simon.

MATAMORE

À ses plaisirs fut trop adonné.

BONNIFACE

Lucule.

MATAMORE

Des Soldats se vit abandonné.

1370

BONNIFACE

Nicé.

MATAMORE

Ce Capitaine avait le coeur de tremble.

BONNIFACE

Crassus.

MATAMORE

Était avare, et poltron tout ensemble.

BONNIFACE

Sertorius.

1375

MATAMORE

Ce borgne a passé pour sorcier.

BONNIFACE

Euménès.

MATAMORE

Était fils d'un noble carrossier

BONNIFACE

Agésilas.

MATAMORE

Fort bien avec sa jambe courte.

1380

BONNIFACE

Pompée.

MATAMORE

Il perdit coeur après une déroute.

BONNIFACE

Alexandre.

MATAMORE

Alexandre, il aimait trop le vin.

BONNIFACE

Jules.

1385

MATAMORE

Il fut vaillant, mais non pas assez fin.

BONNIFACE

Phocion.

MATAMORE

Cet oiseau se laissa mettre en cage.

BONNIFACE

Caton.

MATAMORE

Se fit mourir à force de courage.

1390

BONNIFACE

Cléomènes, Agis.

MATAMORE

Ils n'ont rien fait de beau.

BONNIFACE

Les Gracques.

MATAMORE

Ces mutins avaient trop de cerveau.

BONNIFACE

Démosthènes.

1395

MATAMORE

Mourut en suçant une plume.

BONNIFACE

Cicéron.

MATAMORE

Se parait de la peau d'un volume.

BONNIFACE

Démétrie.

MATAMORE

Un gourmand, de vices revêtu.

1400

BONNIFACE

Antoine.

MATAMORE

En Cléopâtre étouffa sa vertu.

BONNIFACE

Artaxerce.

MATAMORE

Un inceste, un fraticide infâme.

BONNIFACE

Dion.

1405

MATAMORE

De son vivant on lui gardait sa femme.

BONNIFACE

Brute.

MATAMORE

Fut un perfide, et l'horreur des humains.

BONNIFACE

Aratus.

MATAMORE

Mit sa garde en de mauvaises mains.

1410

BONNIFACE

Galba.

MATAMORE

Monta bien haut, lorsqu'il fallait descendre.

BONNIFACE

Othon.

MATAMORE

Cet Empereur ne valait pas le pendre.

BONNIFACE

Annibal.

1415

MATAMORE

Négligea l'excès de son bonheur.

BONNIFACE

Scipion.

MATAMORE

De Guerrier devint un laboureur.

BONNIFACE

Épaminondas.

MATAMORE

Pauvre, et de naissance oblique.

1420

BONNIFACE

Philippe.

MATAMORE

Un tracasseur de Liberté publique.

BONNIFACE

Denis.

MATAMORE

Faisait sa barbe avec des tisons.

BONNIFACE

César Auguste.

1425

MATAMORE

Ah ventre, arrête là tes noms !
Ne te travaille plus, finis cette remarque,
Je sais que tu m'allais encor nommer Plutarque.
Miltiades, Sénèque avec Pausanias :
Trasibule, Conon, Datames, Cabrias.
Amilcar, Thimothée, Iphicrates, tant d'autres,
Dont les rares exploits n'égalent point les nôtres.
Mais sais-tu vieux surgeon de malédictions,
Pour terminer le cours de ces narrations,
Si tu n'accordes point ta fille à mes prières,
Je m'en vais de ce pas t'arracher les paupières,
Te percer l'estomac, te déchirer le flanc,
Et faire de ton corps un déluge de sang.

1430

1435

BONNIFACE

Et toi, si tu ne prends la fuite à mes prières,
Je te vais de ce pas donner les étrivières.
De mille coup de fouets te déchirer le flanc,
Et faire de ton corps un déluge de sang.

1440

MATAMORE

Ah ventre !

BONNIFACE

Ah par la mort, il faut que je te tue !
Comme le drôle fuit : je l'ai perdu de vue. 1445
Et ce vaillant guerrier si redouté de Mars,
Ne peut souffrir sans peur, un seul de mes regards.

STANCES DE MATAMORE

MATAMORE

Je l'avoue, il est vrai, perpétuellement
Je suis dans une humeur de rage et de furie,
Je songe incessamment à quelque diablerie, 1450
Pourfendre un escadron, ou rompre un régiment.
Dans les viles mes coups de revers et de taille
Font quelques balafres :
Mais dans une bataille,
Je fauche les soldats, comme on fauche les prés. 1455
L'un de ces mois passés, malgré tout mon pouvoir,
Ces faibles Dêités qui donnent la Lumière,
Retenaient dans ce Ciel la clarté prisonnière,
Pour priver l'Univers du bonheur de me voir.
Fâché de la noirceur de cette nuit si brune, 1460
Sans prendre autre conseil
J'allai fouetter la Lune,
Chiquenauder l'Aurore, et berner le Soleil.
Hier au matin piqué de mon ambition,
Je fus dans les Enfers pour y faire ravage, 1465
À l'abord, de mes yeux j'assassinai la rage,

Je remplis tout de meurtre et de confusion.
 Toutefois à la fin, d'une façon divine
 J'adoucis mes regards,
 Et baisant Proserpine 1470
 Je fis le Roi des Morts, le Prince des Cornards.
 Un jour, mille marauds qui me voulaient frotter.
 Résolurent ensemble à m'user de surprise,
 Moi rempli de fureur sachant leur entreprise,
 Je les trouvai bientôt, afin de les heurter. 1475
 Mais, ventre, j'abordai ces malheureux pagnotes,
 D'une telle vigueur
 Que le vent de mes bottes
 Leur brisa la cervelle, et leur creva le coeur.
 Je me souviens qu'un jour, tous les Dieux de là-haut, 1480
 Me traitèrent le corps de discours, de paroles,
 De chimères, de vents, d'idées, d'hyperboles,
 Mais quoi, je n'en fus point satisfait comme il faut.
 Et craignant justement de devenir malade,
 D'un semblable festin, 1485
 Je fis une grillade
 Des oreilles du Sort et du nez du Destin.
 Aujourd'hui des Laquais me trouvant à l'écart,
 M'ont donné quantité de bonnes bastonnades,
 Mais cet affront m'a mis en de telles boutades, 1490
 Que j'en ai dévoré les murs d'un boulevard.
 Enfin tout boursoufflé, de dépit, de rancune,
 De rage, et de fureur
 J'ai roué la Fortune,
 Écorché le Hasard, et pendu le Malheur. 1495

AUTRE DIXAIN DE MATAMORE

MATAMORE

Je suis exempt de passion,
Pour les trésors, et les richesses,
Le seul objet de mes prouesses,
Satisfait mon ambition.
Rompre tous les jours des murailles, 1500
Donner et gagner des batailles,
Faire des montagnes de Corps,
Être toujours dans la Victoire :
Et ne manquer jamais de Gloire,
N'est-ce pas avoir des trésors ? 1505

STANCES DE MATAMORE

MATAMORE

Hé bien vous voilà trop payés,
De votre injuste impatience,
Vous jouissez de ma présence,
Je souffre que vous me voyez.
Ce grand Démon de Matamore, 1510
Vous veut du bien, et vous honore :
Tenez-vous-en tout assurés,
Je vous chéris jusqu'à l'extrême,
Et pour montrer que je vous aime,
Je vous assommerai, si vous le désirez. 1515
Vous savez bien, comme je crois,
Ce que Pythagore propose,
Concernant la Métempsychose,
Et tous les points de cette Loi.
Aujourd'hui chacun s'imagine, 1520

Que cette créance est badine :
 Mais quant à moi, j'en fais du cas,
 Je sais que Mars avait mon Âme,
 Et cette Âme toute de flamme,
 Animait autrefois le Démon des Combats. 1525
 Pour vous montrer qu'assurément,
 C'est une chose véritable,
 Que l'Âme de ce redoutable,
 Est celle qui va m'animant :
 Après que la Parque meurtrière, 1530
 Eût ôté Mars de la Lumière,
 Sa belle Âme anima Ninus :
 Et quand ce premier Roi du Monde,
 Fut plongé dans la Nuit profonde,
 Elle entra dans Arbacte, et d'Arbacte en Cyrus. 1535
 De Cyrus dans un Léopard,
 D'un Léopard, dedans Hercule,
 D'Hercule elle entra dans Romule,
 De Romule, dedans César :
 De César, dedans un Vipère, 1540
 D'un Vipère, dedans Tibère,
 De Tibère dans un Héron :
 Quand ce Héron n'eut plus de vie,
 Cette Âme brûlante d'envie
 D'animer un cruel, entra dedans Néron. 1545
 De Néron, dedans un Merlan,
 D'un Merlan, dans une Grenouille,
 D'une Grenouille en la Gargouille,
 De la Gargouille en Tamerlan :
 De Tamerlan, dans une Anguille, 1550
 D'une Anguille, en un Crocodile.
 D'un crocodile, dans l'Effroi :
 De l'Effroi, dans un Dromadaire,
 Puis d'une sorte extraordinaire,

Elle est venue enfin, parbleu, jusques à moi. 1555
Il est bien vrai, que comparant
Mars avec ma grande prouesse,
Je le trouve, je le confesse,
De moi-même fort différent.
Ce n'est pas que dessus la Terre, 1560
Mars n'ait fait quelque exploit de Guerre,
Digne d'être exalté fort haut :
Mars fut la merveille du Monde,
Sa Vaillance fut sans seconde,
Mais ventre, auprès de moi, ce n'était qu'un maraud. 1565
Je suis au monde sans pareil,
Digne quasi que l'on m'adore,
La Terre n'a qu'un Matamore,
Comme le Ciel n'a qu'un Soleil.
Mais le Soleil, comme il me semble, 1570
N'a rien encore qui me ressemble,
Car le Soleil fait son effort
De donner sans cesse la vie,
Et moi contraire à son envie,
Je donne incessamment la mort. 1575

AUTRE STANCE DE MATAMORE

MATAMORE

Enfin les beautés de la Terre,
Rendent honneur à mes beaux yeux,
Leur naturel si glorieux
Fléchit aux traits que je desserre.
Je tiens ces humaines beautés, 1580
J'ai dessous mes autorités,
Les coeurs des claires et des brunes,

Et si mes regards doux et beaux
 N'empêchaient par pitié la mort de quelques-unes,
 On les verrait crever et mourir par monceaux. 1585
 Tout fléchit sous ma destinée,
 Et les traits d'Amour et de Mars,
 Font tant de Morts par mes regards,
 Que la Parque en est étonnée.
 Un jour pour troubler mon repos, 1590
 Fortune me tourna le dos,
 Mais, ventrebleu, par mes adresses,
 Cette inconstante comme vent :
 Reçut un coup de pied si rude dans les fesses,
 Qu'elle n'ose plus tourner que le devant. 1595
 Si ma face est blême et périe,
 N'en recevez pas moins d'effroi,
 À cause du sang que je bois
 J'ai toujours la dysenterie.
 Je mange en grillade les coeurs, 1600
 Des Reines que dans mes fureurs
 Mes caresses ont étouffées,
 Si bien que ces coeurs si Royaux :
 Qui me devraient servir à faire des trophées
 Ne me servent sinon qu'à remplir mes boyaux. 1605
 Toute la Terre fait hommage,
 À mes hautes perfections,
 Les vapeurs de ses passions,
 En couvrent le Ciel de nuages,
 Le Soleil même en me voyant, 1610
 Va presque toujours larmoyant :
 L'Air pour moi se distille en larmes,
 Et Thétis à force d'aimer,
 Gémissant sous les maux que lui causent mes charmes,
 Des pleurs qu'elle répand, fait l'ambre de la Mer. 1615
 De vrai, quelles âmes de roche,

Si peu sensibles aux appas,
Ne souffrirait mille trépas
Pour les regards que je décoche ?
Si toutes ces Dames osaient, 1620
Dieux ! Comme elles soupireraient,
Oeilladant un si beau visage :
L'eau qui tomberaient de leurs yeux,
Vous mouilleraient, parbleu, mille fois davantage,
Que ne ferait l'Orage, et la Pluie des Cieux. 1625
Il ne faut donc pas que je craigne,
Ni que je pense nullement,
Que le solide jugement
De ma maîtresse me dédaigne.
Mais je n'oserais l'aller voir, 1630
Ainsi que le veut mon devoir :
J'appréhende les étrivières,
Je redoute que son époux,
Sachant que je retiens ses beautés prisonnières,
Ne me brise les os de mille horribles coups. 1635

STANCES DE MATAMORE À SON VALET

MATAMORE

Ah, ventre, que je suis joyeux !
De voir de si divins visages,
Tant de beautés charment mes yeux,
Et me font haïr les ravages,
Ce prompt et subit changement 1640
Est bien digne d'étonnement,
Je n'ai jamais aimé que les choses meurtrières :
Que le désordre et la rumeur,
Toutefois, cher ami, tant de belles lumières,

Changent ma sanguinaire humeur. 1645
 Vit-on jamais rien de si beau,
 Tant de doux Astres joints ensemble
 Font par un effet tout nouveau
 Que je palpite et que je tremble.
 Devant le plus fier ennemi, 1650
 Matamore n'a point frêmi,
 Et devant des objets dont l'Âme est toute bonne,
 Et qui n'ont rien que des douceurs :
 Je pers le sens, l'esprit, la force m'abandonne.
 Et parbleu, quasi je me meurs. 1655
 Ah ventre, je veux désormais,
 Quitter le bruit et les querelles,
 Et je proteste que jamais,
 Je n'aimerai que les femelles.
 Je trouve des félicités 1660
 À soupirer pour les beautés,
 Ô Dieux ! Si dans les maux on trouve de la joie,
 Et des plaisirs en quantité :
 En quel aise faut-il qu'un amoureux se noie,
 Lorsqu'il embrasse sa beauté ? 1665

AUTRE STANCE DE MATAMORE

MATAMORE

Hé bien, il y a fort longtemps
 Que vous n'avez vu ce visage,
 Mais prenez garde, pauvres gens,
 De le voir à votre dommage.
 Ce front où loge la terreur, 1670
 Et ces yeux redoutés à l'égal du Tonnerre ;
 Sans dessein, à l'instant d'un regard de fureur,

Peuvent brûler toute la Terre.
Mon oeil, à l'Élément du Feu,
Est l'ascendant et l'influence : 1675
Et sans se peiner que fort peu,
Il le maintient en sa puissance.
Il ne subsiste maintenant,
Que par l'ardent brasier dont ma vue est remplie.
Et l'Élément du Feu périrait à l'instant, 1680
Si mes yeux n'avaient plus de vie.
Un jour en cherchant les combats,
Au bout de cent belles Campagnes :
Je rencontrai dessous mes pas,
D'âpres et de rudes Montagnes. 1685
Que fis-je en cette extrémité,
Je changeai par mes yeux, les montagnes en plaines,
Et d'un regard de Feu, qu'à l'instant je jetai,
J'en brûlai cent mille douzaines.
Me promenant près de la Mer, 1690
D'un rayon brûlant de ma vue,
Je fis tous les flots enflammer,
Et rendis Thétis toute émue.
Jetant, qui çà, qui là, mes yeux,
Neptune, les Tritons, et toutes les Naïades, 1695
Bref, sans exception, tous les liquides Dieux,
Furent griller de mes oeillades.
Hier d'un trait de feu de mon oeil,
Qui pénétra toute la Terre,
Je mis au règne du dercueil, 1700
Une étrange et cruelle guerre
Car ce trait d'oeil si furieux,
De qui les facultés font des coups effroyables,
En cendre réduisit tous les nocturnes Lieux.
Et brûla tous les mille diables. 1705
Mais, ventre, quel bouleversement !

Mes yeux quasi sur toutes choses
Agissent monstrueusement,
Et font mille Métamorphoses.
Mais dessus les corps féminins,
Toutes leurs facultés ont perdu leur science :
Et mes regards leur sont si sots et si badins,
Que toutes fuient ma présence.

1710

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

*ABRÉGÉ DE COMÉDIE RIDICULE DE MATAMORE EN VERS BURLESQUES, et
sur une même Rime.*

LE CAPITAINE

Oui, c'est trop frénétiquement,
Fuir abominablement : 1715
Tout ce qui spécifiquement,
Nous ravit coutumièrement,
Je veux ressentir en aimant,
Le plaisir que charnellement :
L'on savoure parfaitement, 1720
Dans l'aimable entrelacement
Que l'on fait corporellement.
Ô je me rends absolument !
J'ai de l'amour infiniment
Pour un bel oeil qui puissamment 1725
Me trouble impérieusement.
Il demeure en ce logement,
Je m'en vais sans dilayement
Lui dire sans familièrement
Mais fort affectueusement 1730
Que je l'aime incroyablement.
Marchons-y délicatement,

Holà, sortez hâtivement,
Sinon, parbleu, robustement
J'écraserai le bâtiment.

1735

ANGÉLIQUE

Hé, qui frappe si rudement ?

LE CAPITAINE

C'est un faiseur d'égorgement,
Ô Dieux ! Le beau commencement,
Voilà celle que chastement,
J'estime vertueusement.
Beau Soleil qui divinement,
Me subjuguez occultement,
Beauté de qui l'agrément
M'a comme imperceptiblement
Assassiné l'entendement.
Dorlotez favorablement
Celui qui veut incessamment
Vous rendre hommage constamment.
Recevez agréablement
Mon coeur, mon âme et mon serment,
Et jurez réciproquement
De m'aimer furieusement
Jusqu'à votre trépasement.

1740

1745

1750

ANGÉLIQUE

J'estime votre compliment,
Mais, Monsieur, véritablement
Vous me voulez trop promptement,
Jeter dans un engagement,
Duquel on ne peut aisément

1755

Se défaire qu'au monument.

Ce front, ces yeux, ce mouvement,

1760

Ce ventre et cet accoutrement

Me captivent superbement.

Mais de crainte d'achoppement

Je veux tout faire mûrement :

Attendez un peu seulement :

1765

LE CAPITAINE

Vous en allez-vous ?

ANGÉLIQUE

Non vraiment,

Je retourne subitement.

Chère Alison.

ALISON

Quoi ?

1770

ANGÉLIQUE

Prestement.

ALISON

Que voulez-vous ?

ANGÉLIQUE

Viens vite.

ALISON

Hé bien.

ANGÉLIQUE

Que tu vas lentement !

1775

ALISON

Hé qui pourrait plus diablement
Vous aborder diligemment,
Qu'avez-vous donc ?

ANGÉLIQUE

Tout bellement,
Écoute un mot secrètement.
Regarde un peu ce garnement,
Vois comme sérieusement,
Il se promène gravement.
Il va majestueusement
Il se moque Royalement,
Il vient Seigneurialement,
Et ses yeux meurtrièrément
Donnant de l'épouvantement,
Me charment insensiblement.

1780

1785

ALISON

Ah, quelle trogne de gourmand,
Je crois, qu'indubitablement
Il mangerait un Régiment
De même qu'un grain de froment.

1790

ANGÉLIQUE

Tu parle irrégulièrement,
Il m'a miraculeusement
Soumise à son commandement.

1795

LE CAPITAINE

Ventre, elle en tient, mais fermement,
Je le connais évidemment.

ANGÉLIQUE

Je lui vais dire ingénument
Que je l'aime violemment.

1800

ALISON

Arrêtez-vous, effrénément
Vous en aller absurdement
Prostituer enragement,
À celui qui bizarrement
N'a pour tout divertissement
Qu'à faire du saccagement.
Je le connais parfaitement,
C'est un assommeur de jument,
Qui met sempiternellement
Quelques puces au monument,

1805

1810

LE CAPITAINE

Ô vieille garce d'Allemand !
Dis, parle à moi sincèrement,
Déclare-moi naïvement,
Ce qui t'oblige insolemment

De troubler mon contentement.

1815

ANGÉLIQUE

Pardonnez-lui, soyez clément.

LE CAPITAINE

Si j'entrerais plus profondément,
Dans le séjour du troublement,
Le feu de mes yeux brusquement,
Par un étrange embrasement
La brûlerait en un moment.

1820

ALISON

Voilà mentir impudemment,
Ô qu'il abuse excellemment
De tous ceux qui crûdûlement
Croient à son cajolement !
J'enrage de forcènement,
D'ouïr mentir si puamment,
Ô détestable parement
De gibet. Quel aveuglement
Te fait si désordonnément
Parler hyperboliquement,
Ô qu'il est sot certainement !

1825

1830

LE CAPITAINE

Ah, ventrebleu, ce grognement
Me tarabuste tellement,
Que si présomptueusement
Tu n'apportes du changement
À ce fâcheux rechignement,

1835

Je te mettrai bourellement
Dedans l'anéantissement.

ANGÉLIQUE

Je crois avec étonnement
Que quelque horrible enchantement,
Me contraint incivilement
À parler impertinemment :
Va-t'en, mais bien agilement.

1840

ALISON

Vous me frappez injustement,
Je vous le dis succinctement.

1845

ANGÉLIQUE

Et je te dis prolixement
Que tu t'en aille habilement

ALISON

Ô j'aurai du ressentiment !
De ce que si cruellement
Vous me battez iniquement.

1850

ANGÉLIQUE

Fuis donc ?

ALISON

Hé bien.

ANGÉLIQUE

Indignement,
Oser licencieusement 1855
Donner du mécontentement
À cet aimable : ô galamment
Je te forcerai dextrement
De te comporter droitement.

LE CAPITAINE

Mon coeur, faites modestement 1860
Apportez du tempérament
À ce fâcheux déportement
Il vous faut coléreusement
Crier épouvantablement.

ANGÉLIQUE

Quoi ? Monsieur, si visiblement 1865
Vous offenser déplaisamment :
Comme irrespectueusement
Elle m'a détestablement
Mise trop indiscrètement
Dedans un tel criaillement. 1870
Je sais que généreusement
Quand bien elle eût en vous blâmant
Fait encore plus pirement,
Qu'à cause de l'habillement
Et de son sexe assurément 1875
Vous eussiez glorieusement
Supporté son jargonement.

LE CAPITAINE

Vous parlez prophétiquement,
Mais, changeons de raisonnement.
Quand voulez-vous que sûrement
Je vienne ici joyeusement
Pour matrimonialement
Nous assembler allègrement ?

1880

ANGÉLIQUE

Pour ce point-là modestement
Il faudrait sans délayement
Aller parler éloquemment
À celui qu'équitablement
J'estime émerveillablement.

1885

LE CAPITAINE

À votre père ?

ANGÉLIQUE

Justement.

1890

LE CAPITAINE

Bien, attendez patiemment ;
Je reviendrai soudainement,
Pour lui parler facondement,
Et pour presser l'avancement
De notre bel accouplement.

1895

ANGÉLIQUE

Que j'en suis aise. Adieu, charmant.

LE CAPITAINE

Adieu sujet de mon tourment.
Que je ferai friponnement
Un grotesque fréttement,
Quand par un doux embrassement
Nous nous baiserons vivement.

1900

SCÈNE II

Beau-Château, Beaulieu, Philistin, Alison, Bonniface.

PHILIPIN

Finissez donc résolument
Ce frénétique brouillement,
Allez-vous en fort gentiment
L'entretenir accortement,
Tous deux incomparablement,
Vous l'aimez excessivement ;
Mais je vous conjure instamment
De vouloir pacifiquement
Vous accorder gaillardement.

1905

1910

BEAU-CHÂTEAU

Je le veux, l'accommodement
N'est pas trop mal adroitement
Formé pour notre appointment,
Pourvu que préalablement
Il proteste inviolablement
De s'arrêter au jugement
Qu'elle fera : car autrement
Nous nous froterions vaillamment.

1915

PHILIPIN

C'est parler équitablement,
Répondez-lui donc franchement.
Voulez-vous pas tout chaudement
Donner votre consentement,
Pour faire que paisiblement
Vous viviez fraternellement.

1920

BEAU-LIEU

Je ne l'entends pas clairement,
Et je ne l'ai qu'obscurément
Compris intérieurement,
Redis-le donc nettement
Et plus intelligiblement.

1925

PHILIPIN

C'est qu'il faut nécessairement
Que tous deux unanimement,
Vous vous en alliez proprement
Voir le visage qu'ardemment
Vous chérissez également.
Vous lui direz élégamment
De vous ôter bénévolement
D'un bruit, duquel sinistrement
Ne peut sortir apertement
Sinon qu'un embarrasement,
Qui, peut-être, mortellement
Vous priverait de sentiment.
Que pour finir brièvement,
À qui tumultueusement
Vous force ambitieusement
À vous quereller follement :

1930

1935

1940

1945

Qu'elle choisisse joliment
Celui qui plus poupinement
Lui touche l'âme doucement.

BEAU-LIEU

Ô que je ferais sciemment :
Un effroyable manquement
Si je voulais obstinément
M'opposer à ce règlement,
Allons donc tout récemment,
La voir en son appartement.

1950

BEAU-CHÂTEAU

Mais Alison chagrinement
Nous aborde fâcheusement.

1955

PHILIPIN

Qu'as-tu, tu vas si tristement
Qu'on juge indubitablement,
Que quelque étrange changement
Te persécute horriblement.

1960

ALISON

Ô je suis dévergondement
Dans un cruel pétilllement,
Et je voudrais éperdument
Que l'on me pendît faussement,
Ou, que l'on m'allât abîmant
Jusqu'au fond du Firmament.

1965

PHILIPIN

Quel étrange dévoiement
Te fait démoniaquement
Soupirer si péniblement ?

ALISON

Quoi, donc acariâtement 1970
Vous désirez maussadement
L'aimer inviolablement,
Mais nous saurons pertinemment
Boucher assez subtilement
La porte à cet amusement. 1975

BEAU-CHÂTEAU

Ô bons Dieux ! Quel frissonnement
Me saisit inopinément.

BEAU-LIEU

Ces mots inconcevablement
Me tourmentent amèrement.

BEAU-CHÂTEAU

Sans nous tenir perplexement 1980
Dans un si grand effrayement.
Chère Alison, dis-moi nuement,
Et sans aucun déguisement
À qui veut désespérément
Se marier si bassement, 1985
Celle qui si felonnement
Nous assujettit roquement.

ALISON

À qui, bons Dieux ! Vous le nommant,
Ce serait un rengrégement
De ce mal, qu'insensiblement
Vous ressentez grièvement.

1990

BEAU-CHÂTEAU

Rage, fureur, trépignement
Troublez-moi frénétiquement,
Afin que volontairement
Je presse mon enterrement.

1995

BEAU-LIEU

Démons qui belliqueusement
Rompez le col ravissamment
À celui-là qui lâchement
Se donne à vous prodiguement.
Troublez-moi désordonnément ;
Afin que précipitamment
Je m'assomme inhumainement.

2000

BEAU-CHÂTEAU

Non, sans nous aller si crûment
Faire mourir déplaisamment,
Faut assassiner nuitamment
Le traître qui témérairement
Nous vient malicieusement
Ôter notre soulagement.

2005

PHILIPIN

Tout beau, Messieurs, malaisément,	
Vous ne sauriez facilement	2010
Sortir que fort honteusement	
De ce que déterminément	
Vous résolvez brutalement.	
Ce coup indubitablement	
Vous ferait pendre bravement,	2015
Et puis celui que cautelement	
Vous voulez frauduleusement	
Priver de vie et mouvement,	
Est redouté terriblement.	
Les muets admirablement	2020
En parlent éternellement.	
Mais pour mettre un empêchement	
À son dessein vigilamment,	
Et délibérativement	
Allez-vous-en aimablement	2025
Parler au père hardiment,	
Plaignez-vous à lui sagement,	
Et pleurez exorbitamment	
En lui disant qu'ingratement	
Sa fille impitoyablement	2030
Vous fait un cruel traitement.	
Le voici sans retardement,	
Allez-vous-en discrètement	
Le saluer honnêtement.	

BEAU-CHÂTEAU

Ha, Monsieur, que commodément
 Vous venez opportunément,
 Tous deux épris étroitement

De rechercher pudiquement
Votre fille très humblement,
Nous vous prions verbalement
De faire qu'exorablement
Elle accepte amoureusement
L'un, ou l'autre, pour son amant.

2040

BONNIFACE

Ah, foi d'homme, révéremment
Vous venez gracieusement
Me mettre en un ravissement
Que j'aime merveilleusement.
Oui, je vous promets sainement
De m'employer activement
Pour votre seul contentement :
Ma fille, mon ébattement,
Mon coeur, mon tout que tendrement
Je conserve si chèrement,
Si tu veux être richement
Mariée discrètement,
Prends l'un de ces deux gaiement,
Tous deux trépassent en t'aimant.

2045

2050

2055

BEAU-LIEU

Beauté que journalièrement
J'affectionne vainement !

ANGÉLIQUE

Lourdaud, que nompareillement
Je fuis inexprimablement.

2060

BEAU-CHÂTEAU

Belle Nymphe loyalement
Je vous estime extrêmement.

ANGÉLIQUE

Beau maraud naturellement
Je vous déteste étrangement.

2065

BEAU-LIEU

Ô Tigresse, impiteusement
Vous m'assassinez méchamment.

ANGÉLIQUE

Ô baudet bestialement
Vous m'importunez grandement !

BEAU-CHÂTEAU

Mon petit coeur sévèrement
Vous me traitez indignement.

2070

ANGÉLIQUE

Mon petit veau malignement,
Vous me parlez vilainement.

BONNIFACE

Traitez-les plus civilement,
Qui vous fait dédaigneusement,
Rejeter orgueilleusement
Leurs services que noblement

2075

Ils vous offrent mignardement ?

LE CAPITAINE

Oui, chair bleu, valeureusement
Je fais continuellement
Quelque étrange remuement,
Je tue désespérément
Tous les coquins qui traîtrement
Ne font rien courageusement
En doutez-vous aucunement ?

2080

2085

BONNIFACE

Quel est celui qui fièrement
Parle si fanfaronnement ?

ALISON

Ô c'est celui qu'imprudemment
Votre fille aime ignoramment !

LE CAPITAINE

Venez ici, vieil excrément,
Si vous voulez coquinement
Me refuser barbarement
Un bien qui me va consommant,
Je vous tuerai, mais drôlement.
Ah que je hais l'abaissement,
Où me plonge débordement
Mon amoureux forcènement,
Ventre, si martialement
Il me fallut robustement
Forcer quelque retranchement,

2090

2095

2100

Briser un mur de diamant,
Anéantir un Élément,
Couvrir la Terre d'ossement,
Manger les tripes d'un Flamand,
Ou bien prodigieusement 2105
Faire quelque fracassement.
Je le ferais plus librement
Que de venir poltronnement
Vous supplier niaisement
De me donner présentement 2110
Un trésor qu'hasardeusement
Pour un charnel goupillement,
Vous avez fait pour l'ornement
Du Ciel, et pour furtivement
Tenir perpétuellement 2115
Mon âme audacieusement
Dans un fâcheux accrochement.

BONNIFACE

Comment donc, extravagamment
Me demander arrogamment
Avec mort et reniement 2120
Ce que j'estime uniquement !
Retirez-vous diligemment.

LE CAPITAINE

Ah, ventre, malheureusement
Vous me choquez bien lourdement,
Parbleu, je vais sauvagement 2125
Vous crevez misérablement.

BONNIFACE

Hé mes gendres, virilement
Venez à moi légèrement.

LE CAPITAINE

Tes gendres, Dieux, exactement
Tu les as choisis savamment : 2130
Ces mugueteaux. Hé bien, comment
Pouvez-vous sans frémissement
Me regarder effrontément.
Les aimez-vous, là hautement
Parlez et sans déguisement. 2135

ANGÉLIQUE

Non, mon coeur.

LE CAPITAINE

Quoi donc sottement,
Et sans ratiocinement.
Vous voulez tyranniquement
La violenter aigrement. 2140
Par la tête, exemplairement
Je vais impétueusement
Vous assommer fort plaisamment.

BEAU-CHÂTEAU

Ah, Monsieur, pitoyablement
Pardonnez-nous humainement. 2145

LE CAPITAINE

Ah, Pagnotes, rustiquement
Vous venez clandestinement
Marcher pusillaniment !
Dessus mes pas, ah vertement
Je châtierai pertinemment.

2150

BEAU-LIEU

Nous ignorions l'engagement
Où vous plongeait gloutonnement
Cet amoureux élanement.

LE CAPITAINE

Vous l'ignoriez grossièrement,
Vous rechercher sordidement
Une excuse pour finement
Vous esquiver impunément.

2155

Tous deux

Beau-Lieu, et Beau Château.
Pardonnez-nous courtoisement,

LE CAPITAINE

Non, non, pour votre châtiment
Tous deux alternativement,
Abordez-moi cagnardement
Et me baiser le fondement,
Sinon religieusement,
Et fort dévotieusement
Réclamez le Ciel saintement

2160

2165

Et faites votre testament.

BEAU-CHÂTEAU

Ah, monsieur, un amendement
À ce fâcheux commandement !

LE CAPITAINE

Levez-vous.

2170

BEAU-LIEU

Ah quel tremblement !

BEAU-CHÂTEAU

Je me meurs.

LE CAPITAINE

Favorablement.
Je vous pardonne entièrement
Allez au diable ensemblement,
À cette heure l'opposement
Que vous mettiez ineptement
À votre désir véhément
Ne peut qu'insupportablement
Y mettre de l'empêchement.

2175

2180

BONNIFACE

Non, je veux, débonnairement
Vous donner mon consentement,
Allez, jouissez pleinement
Du bien, que légitimement

Vous aimez passionnément.

2185

LE CAPITAINE

Beauté que je vais estimant
C'est à ce coup qu'heureusement
Nous jouirons mignonement
Du bien qu'opiniâtement
Nous recherchions soigneusement.

2190

ANGÉLIQUE

Allons donc honorablement
Nous baiser vigoureusement.

LE CAPITAINE

Allons mon coeur, loustiquement
Nous caresser grotesquement,
Allons-nous en turbulement
Nous embrasser bouffonnement,
Pour faire ridiculement
Par un divin chatouillement
Un amoureux culbutement.

2195

PHILIPIN

Hé bien.

2200

ALISON

Je ne sais bonnement,
Si c'est en veillant, en dormant
Que je vois cet événement.

PHILIPIN

Va, ne te fâche nullement,
Et pour mettre un achèvement
À ce qui se termine en ment,
Allons-nous en semblablement
Nous marier pareillement.

2205

ALISON

Je le veux bien résolument,
Allons-nous en tout froidement
Nous unir conjugalement,
Et sans tarder plus longuement
Baisons-nous amialement.

2210